

ROMAN

Tigre en papier
d'Olivier Rolin
Page F 4



DE VISU

Sam Taylor-Wood
Page F 8

LE DEVOIR

LIVRES

CAHIER
F

Entrevue avec Elias Khoury

La francophonie est un mythe

Pour la première fois de l'histoire du monde, la langue de l'empire n'est pas la langue de la culture.

CHRISTIAN RIOUX
ENVOYÉ DU DEVOIR

Beyrouth — À la veille de l'ouverture du neuvième sommet de la Francophonie, l'écrivain libanais Elias Khoury n'est pas très optimiste. Pour cet écrivain arabe qui dirige aussi le cahier littéraire du grand quotidien arabe de Beyrouth, *Al Nahar*, la francophonie est encore largement imprégnée d'un rapport colonial avec la France. Heureusement, dit-il, la langue de l'empire n'est plus celle de la culture, et la domination de l'anglais n'en a peut-être pas pour très longtemps. *Le Devoir* a profité du Sommet de la Francophonie pour interviewer celui qui, en plus d'être né l'année de la création d'Israël, est aussi l'auteur d'un grand roman sur l'histoire palestinienne, *La Porte du soleil* (Actes Sud, 2002).

Le Devoir. Au Liban, on s'est battu pour des questions religieuses. Mais ai-je raison de dire que les langues coexistent plus facilement qu'au Canada?

Elias Khoury. Oui. Je pense que vous avez un problème linguistique beaucoup plus difficile que le nôtre. D'abord parce que vous êtes dans l'hémisphère américain, tout près des États-Unis, la Rome d'aujourd'hui, qui domine le monde.

Pendant toute l'histoire humaine, le bilinguisme a été la norme. Qu'on prenne l'empire romain, byzantin, ottoman, il y a toujours eu une langue dominante, alors que les peuples parlaient leurs langues locales. Le bilinguisme était tout à fait normal.

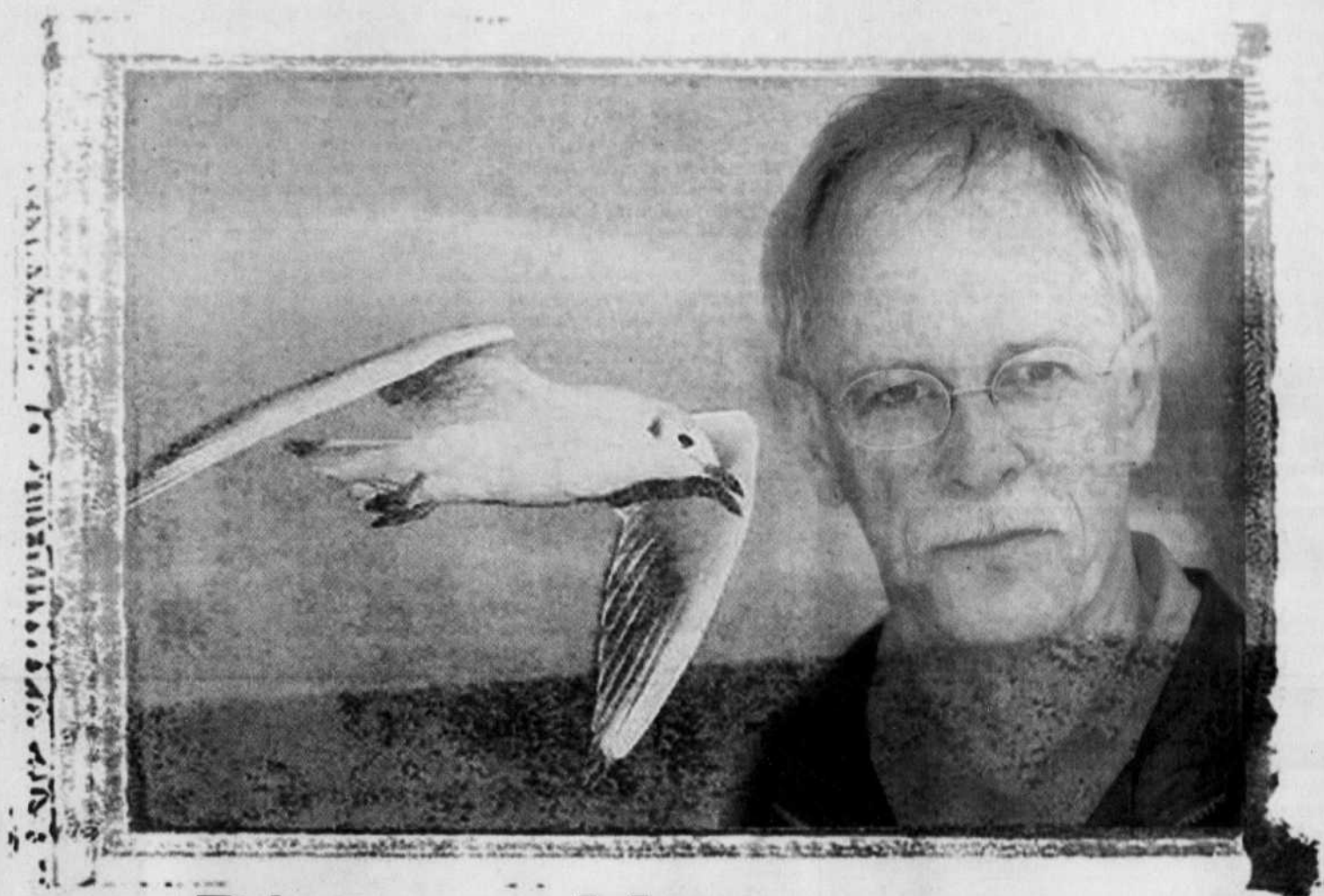
Par exemple, au Liban, les gens ont toujours parlé plusieurs langues. Le syriaque fut une grande langue de culture avant de disparaître au XVII^e siècle. L'héritage grec, qui a été traduit de l'arabe en latin, a d'abord été traduit du syriaque en arabe. Le multilinguisme est donc parfaitement naturel.

Le Devoir. Alors, où est le problème?

E. K. La différence, c'est qu'autrefois, la langue de l'empire était la langue de la culture, et les langues locales, celles de la vie quotidienne. Avec l'anglo-américain, c'est le contraire. La langue de l'empire est devenue la langue de la communication directe, du commerce, d'Internet et de la télévision pendant que les langues locales demeurent celles de la culture. C'est le monde à l'envers.

Le Devoir. Les peuples vivent dont l'arrivée de l'anglais comme une régression?

E. K. Oui. Mais en même temps, c'est la première fois que la langue de l'empire n'est pas vraiment une menace. Cet empire anglo-américain n'a pas les moyens de



Pierre Morency La vie à vol d'oiseau

Pierre Morency a tout son temps. Le temps d'écrire, de parler, de marcher dans le grand parc des plaines d'Abraham qui s'étend derrière chez lui, à Québec. Il a le temps d'une vie, bien sûr, mais plus encore. Il a la conscience de la vie avant sa vie et de celle d'après. En contemplant les glaciers de l'Arctique, où il tournait récemment un film avec Jean-Philippe Duval, le poète écrivait sur les centaines de milliers d'années qu'il fallait, devant soi, pour comprendre « la force, la blancheur, la patience du glacier ». Ces mots, on les retrouve dans son dernier livre, mi-prose, mi-poésie, une autre délicieuse méditation sur le passage de la vie, *L'heure du loup*, qui paraîtra dans quelques jours chez Boréal.

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

L'heure du loup, c'est l'heure du crépuscule, où les chiens se confondent avec les loups. C'est celle où la montagne devient violette, comme le décrivait Alphonse Daudet dans *La Chèvre de monsieur Seguin*. Dans la vie d'un homme, ce pourrait être aussi l'âge de la maturité, celle qu'a justement atteinte le poète. L'âge mûr est celui qui donne les fruits les plus à point.

« J'ai l'impression que c'est une heure assez longue », dit l'écrivain, dans sa maison de Québec, pleine d'aquarelles, de musique et de livres. *Puisqu'il reste tellement à faire.*

En disant ces mots, il se rappelle l'écrivaine Gabrielle Roy, sa grande amie, celle avec qui il partageait de longues promenades sur le champ de ba-

tailles des plaines et dont il dit qu'elle fut aussi son maître. Gabrielle Roy qui vivait tout près de chez lui et qui aurait tant voulu terminer son autobiographie avant que la mort ne l'emporte.

Pierre Morency n'est pourtant pas un poète triste. En fait, tout en lui est fraîcheur et enthousiasme, ces qualités propres à la jeunesse que l'on retrouve aussi chez Trom, le personnage principal de son dernier livre. Trom est poète et voyageur, mais aussi amoureux, dessinateur, contemplateur.

Dans la vie, dans le froid mordant de l'automne, il faut voir Pierre Morency s'approcher furtivement de la grive solitaire, qu'il reconnaît à sa façon de tourner le dos à l'observateur. Il faut l'entendre se remémorer le vol des mouettes blanches sur fond blanc dans le paysage arctique, ou la danse de l'ours blanc sur la banquise, ou même le chant d'un merle entendu en plein cœur de Paris. Il faut le voir

rire et sourire à ces occasions.

« Mon meilleur est de vouloir / Et de trouver lumière / Là où je creuse / Pour de la vie », dit l'oiseau Pic-Pic de *L'heure du loup*. « Je me retrouve beaucoup dans ce que dit l'oiseau Pic-Pic », d'ajouter l'écrivain. Plus qu'un symbole, l'oiseau est son totem, l'animal qui le guide dans la vie, dans sa poésie. Les œuvres de Pierre Morency survolent le monde, comme un oiseau embrasse du haut des airs la vue d'ensemble avant de foncer, l'œil perçant, sur un rocher ou sur sa proie. A vol d'oiseau, l'être humain, dans sa faune, redevient un animal comme les autres.

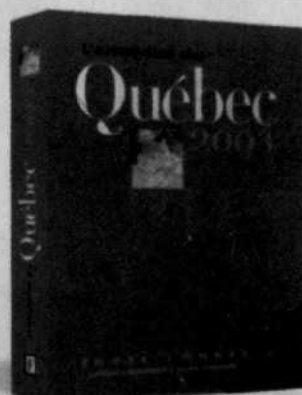
L'homme est d'ailleurs un ornithologue aguerri. Avec le spécialiste Austin Reed, il a notamment accompagné les oies blanches jusqu'aux sources de leur reproduction, dans l'île Bylot, au nord de la terre de Baffin, où elles font leurs nids. Cette aventure est au centre du film de Jean-Philippe Duval, *Lumière des oiseaux*, qui fait aussi un portrait de Pierre Morency écrivain. *Lumière des oiseaux*, c'était aussi le titre d'un ouvrage précédent de l'auteur, le deuxième de la série de *Histoires naturelles du Nouveau-Monde*, qui comprend *L'œil américain* et *La Vie entière*.

Pour écrire ces textes, Morency s'est servi de l'immense recherche qu'il avait effectuée au moment de réaliser les séries radiophoniques sur la nature, diffusée à Radio-Canada à la fin des années

VOIR PAGE F 2: MYTHE

VOIR PAGE F 2: VOL

F
FIDES



TOUT CE QU'IL FAUT SAVOIR
SUR LE QUÉBEC D'AUJOURD'HUI
L'annuaire du Québec 2003

Sous la direction de ROCH CÔTÉ et de MICHEL VENNE

LIVRES

MYTHE

La francophonie a été introduite au Liban par le colonialisme

SUITE DE LA PAGE F 1

dominer la culture. C'est sa faiblesse, et ça me fait espérer que cette domination sera courte. Je ne parle évidemment pas ici de la langue de Shakespeare mais de la forme actuelle de la domination anglo-américaine.

Le Devoir. Quelle place peut occuper la francophonie dans ce contexte?

E. L. La francophonie a été introduite au Liban par le colonialisme. L'influence coloniale française a commencé au XVIII^e siècle. Mais, bizarrement, même après la Révolution française et le triomphe des idéaux démocratiques, on a continué à véhiculer chez nous l'image d'une France qui n'existait même plus chez elle, celle de la France catholique et traditionnelle.

Il y a bien sûr la francophonie des grands écrivains. Mais la francophonie de la bourgeoisie libanaise est complètement séparée de son milieu culturel direct. Elle est totalement empruntée à la métropole. Les établissements culturels français insistent pour que notre relation avec la France passe toujours par la langue française et non par la traduction.

Le Devoir. Cela crée un malentendu?

E. K. Oui, car la francophonie est encore conçue comme une relation avec la France. Or, le plus intéressant pour nous, c'est que la francophonie nous mette en relation avec les cultures du Sud, en particulier africaines.

La francophonie ne nous en apprend malheureusement pas beaucoup plus sur la culture québécoise. Notre relation avec elle est à peu près nulle. On ne connaît rien non plus de la culture sénégalaise, qui est très importante pour nous.

L'establishment francophone est entièrement dominé par la France. Si la France était plus intelligente, elle ferait de la francophonie une plate-forme de communication entre plusieurs peuples libérés de l'influence coloniale.

Le Devoir. Heureusement, cela n'empêche pas Beyrouth d'être un lieu exceptionnel de multilinguisme.

E. K. Notre histoire est en effet exceptionnelle. L'éducation moderne a été introduite à Beyrouth par deux grandes institutions universitaires, l'Université Saint-Joseph française et l'Université américaine de Beyrouth. Pendant des années, l'éducation supérieure était en anglais ou en français.

C'est un atout très important, une ouverture vers les autres cultures. Or ces deux universités ont aussi joué un très grand rôle dans la modernisation de la langue arabe. Au début du siècle dernier, la révolution qu'a connue la langue arabe a été impulsée par des étudiants ou des professeurs de ces deux universités.

Le Devoir. Vous voulez dire que cette ouverture a transformé la langue arabe?

E. K. Oui. L'intégrale de la Bible a été traduite en arabe par de grands lettrés à Beyrouth, soit avec l'université américaine ou avec l'université française. Des textes du Nouveau Testament avaient bien sûr été traduits au IX^e siècle, mais pas l'intégrale. La présence de l'anglais et du français n'a pas été perçue comme une oppression mais comme un défi, un défi qui a été déterminant pour l'évolution de notre langue.

C'est une situation complètement différente de celle de l'Algérie, par exemple, où les Français ont méprisé l'arabe pendant un siècle. La question, pour



REUTERS

Les réfugiés palestiniens vivent au Liban depuis 54 ans mais n'ont toujours pas de droits civils.

nous, n'est pas de savoir si nous sommes des francophones ou des arabophones. Nous sommes des arabophones qui peuvent aussi écrire et parler en français et en anglais. Il n'y a pas de problème identitaire.

Le Devoir. Ce rayonnement culturel n'est-il pas remis en question par le manque de démocratie et de liberté d'expression?

E. K. Avec la guerre, Beyrouth s'est arabisée, dans le sens où la domination de la Syrie lui a fait perdre beaucoup de sa liberté d'esprit. Dans les années 50 et 60, Beyrouth était la capitale culturelle du monde arabe. Les grands poètes syriens et palestiniens venaient tous écrire à Beyrouth. Aujourd'hui, la marge de liberté est devenue plus mince. C'est pourquoi Beyrouth n'est plus la capitale culturelle du monde arabe. Pour cela, il faut être une démocratie. Or le régime qui a émergé à

la fin de la guerre civile est une étrange coalition d'anciens seigneurs de guerre, de militaires et de grands capitalistes. Si bien qu'il faut toujours lutter pour préserver notre droit d'expression.

Le Devoir. Quelle place occupent les Palestiniens dans le Liban d'aujourd'hui?

E. K. La coalition qui dirige le Liban a d'abord imposé une amnésie totale sur la guerre civile. La guerre s'est achevée sans juger les responsables des massacres. Certains criminels sont même devenus des ministres. Cette coalition a ensuite créé le mythe selon lequel les Palestiniens étaient responsables de la guerre. Les réfugiés vivent aujourd'hui dans des conditions épouvantables. Ces gens vivent au Liban depuis 54 ans mais n'ont pas de droits civils. Ils sont encerclés par l'armée et ne peuvent pas travailler. On a tenté de recréer une unité nationale factice sur la base du racisme.

Le Devoir. Les dirigeants arabes n'arrêtent pourtant pas de parler de la Palestine.

E. K. Il y a un grand problème linguistique dans le monde arabe. On aime la Palestine, mais on hait les Palestiniens. Le mythe de la Palestine a joué un grand rôle pour légitimer des régimes dictatoriaux arabes.

Le Devoir. Cela risque de durer encore longtemps?

E. K. J'ai pensé naïvement que la paix était possible et que les Israéliens avaient compris qu'elle était toujours nécessaire. Je suis toujours assez naïf pour croire que c'est la seule solution possible. Mais tant que les Israéliens voudront un Etat palestinien qui ressemble à des bantoustans, il y aura une longue guerre larvée dont personne ne sortira vainqueur.

VOL

L'œuvre de Morency propose un art de regarder. Et l'art de regarder est aussi un art de vivre.

SUITE DE LA PAGE F 1

1960. Un travail rigoureux, qui rapproche celui du poète et celui du scientifique. Car c'est par la connaissance, croit Morency, que l'on accède au respect de la nature, à l'intuition de sa puissance.

«Un individu incapable de nommer au moins dix plantes indigènes, dix oiseaux de son pays, ne peut trouver grâce aux yeux de Trom, écrit-il dans L'Heure du loup. De même que toute personne hostile à la fidélité, à la cohérence, à la force, à la poésie.»

Ces principes, chers à Trom, sont sacrés dans la vie de Morency, au-delà de toute religion. Toute son œuvre est une réflexion sur la naissance, l'origine, la beauté, la nature, la respiration, l'amour, le bonheur. Le bonheur des petites choses, de la sourde conscience de ce qu'est l'existence. «La nature aime de se cacher», écrit-il en exergue de *L'Heure du loup*, citant Héraclite d'Éphèse, dit l'Obscur. Et ses textes se déposent comme un baume dans l'esprit du lecteur. Un baume qui efface, le temps d'un instant, la contrainte du temps, celle aussi de l'enveloppe charnelle, les limites de l'être, de sa compréhension, pour rencontrer l'infiniment petit comme l'infiniment grand, capte en toutes lettres la poésie du monde.

L'Heure du loup relate notamment une savoureuse légende chinoise, qui rapproche la naissance de l'écriture des traces que l'oiseau laisse sur la grève.

«Un empereur chinois, ayant vécu il y a plus de quatre mille ans, se promenait un jour sur une plage où il aperçut des traces gravées sur le sable par les pattes palmées des oiseaux de mer. Ces signes, pour lui, recréèrent la présence et l'identité de l'oiseau. Il est absent, mais quelque chose de

son être est là, qui le définit. C'est ainsi qu'est née l'écriture remarquable de la Chine éternelle», écrit-il.

Récemment, Pierre Morency a d'ailleurs tenté d'approfondir la calligraphie chinoise. Dans son salon, sur le piano, aux côtés de la photo de Sylvain Lelièvre, l'ami qu'il a vu mourir, trône une assiette de son professeur qui

épelle en chinois le mot «h-e-u-r-e-u-x». Le bonheur est cet état qui nous traverse souvent passagèrement et qu'on tente constamment d'atteindre.

Dans *Clarté*, un texte paru dans *La Vie entière*, chez Boréal, Morency raconte comment une simple promenade en nature, à contempler le ciel, le fleuve, ses rives, les fleurs, les oiseaux, comblait des années d'attente.

«Je retire des plaisirs, je retire des joies dans ces petites contemplations, dit-il. Parce que la contemplation n'est pas forcément une expérience où le sujet est là arrêté, assis dans la fameuse pose bouddhique orientale et en communication totale avec le vide ou le rien. C'est pas du tout ça pour moi. La contemplation pour moi peut être extrêmement rapide, fugitive, et peut-être que les meilleures observations que j'ai faites dans la nature ont été des moments très très rapides, mais qui sont entrés et qui se sont imprimés très fortement dans ma mémoire, de telle sorte que je peux les revoir aussi longtemps que je veux.»

Essentiellement, l'œuvre de Morency propose un art de regarder. Et l'art de regarder est aussi un art de vivre.

L'HEURE DU LOUP

Pierre Morency
Boréal
Montréal, 2002, 254 pages
(en librairie le 22 octobre)

Palmarès Renaud-Bray

Le baromètre du livre au Québec

du 9 au 15 octobre 2002

Rang	Catégorie	Titre	Auteur	Éditeur	Pages
1	Spiritualité	LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT	E. TOLLE	Ariane	106
2	Biograph. Qc	TESTAMENT D'UN TUEUR DES HELLS	P. MARTINEAU	les Intouchables	5
3	Essais Qc	LE LIVRE NOIR DES ÉTATS-UNIS	P. SCOWEN	les Intouchables	7
4	Roman	LA TACHE	P. ROTH	Gallimard	3
5	Roman	LE PIANISTE	W. SZPILMAN	Robert Laffont	85
6	Pratique	L'ANNUEL DE L'AUTOMOBILE 2003	COLLECTIF	Annuel inc.	2
7	Psychologie	QUI A PIQUÉ MON FROMAGE ?	J. SPENCER	Michel Lafon	94
8	Spiritualité	METTRE EN PRATIQUE LE POUVOIR DU MOMENT...	E. TOLLE	Ariane	24
9	Roman	ROBERT DES NOMS PROPRES	A. NOTHOMB	Albin Michel	11
10	Psychologie	MÈRES-FILLES, UNE RELATION À TROIS	ELACHEFF / HEINICH	Albin Michel	34
11	B.D.	TITEUF, t. 9 - La loi du préau	ZEP	Glénat	4
12	Érotisme Qc	AU FOND DES CHOSES	W. ST-HILAIRE	Lacontô	8
13	Roman	LES CORRECTIONS	J. FRANZEN	Boréal	6
14	Jeunesse	QUATRE FILLES ET UN JEAN	A. BRASHARES	Gallimard	17
15	Actualité	APRÈS L'EMPIRE	E. TODD	Gallimard	1
16	Roman Qc	MUSIC-HALL !	G. SOUCY	Boréal	7
17	Essais	L'OBSESSION ANTI-AMÉRICAINE	J.-F. REVEL	Plon	5
18	Biograph. Qc	QUE FREUD ME PARDONNE !	J. VOYER	Libre Expression	25
19	Actualité	L'ÉTAT DU MONDE 2003	COLLECTIF	Boréal	1
20	Roman Qc	LE VILLAGE DES VALEURS PERDUES	F. LÉVEILLÉE	les Intouchables	1
21	Actualité	GUERRE ET MONDIALISATION	M. CHOSSUDOVSKY	Écosociété	6
22	Gestion	LA STRATÉGIE DE L'AUTRICHE	O. AKTOUF	Écosociété	6
23	Roman Qc	BONBONS ASSORTIS	M. TREMBLAY	Lemac / Actes Sud	16
24	Psychologie	CESSEZ D'ÊTRE GENTIL, SOYEZ VRAI !	T. D'ANSEMBOURG	L'Homme	92
25	Jeunesse	CHANSONS DOUCES, CHANSONS TENDRES (Livre & Dc)	H. MAJOR	Fides	52
26	Roman	TIGRE EN PAPIER	O. ROLIN	Seuil	5
27	Jeunesse	CHANSONS DRÔLES, CHANSONS FOLLES (Livre & Dc)	Henriette MAJOR	Fides	106
28	Polar	PARS VITE ET REVIENTS TARD	F. VARGAS	Viviane Hamy	44
29	Chroniques Qc	PLAISIRS PARTAGÉS	F. RUEL	Libre Expression	5
30	Roman Qc	LA BRÈCHE	M.-S. LABRÈCHE	Boréal	4
31	B.D.	GARFIELD, t. 35 - Demandez le programme	J. DAVIS	Dargaud	5
32	Roman Qc	MEILLEURS CONTES FANTASTIQUES QUÉBÉCOIS	COLLECTIF	Fides	39
33	Arts	365 JOURS POUR LA TERRE	Y. ARTHUS-BERTRAND	de La Martinière	46
34	Roman Qc	UN PARFUM DE CÈDRE	A.-M. MACDONALD	Flammarion Qc	100
35	Essais Qc	MA PASSION POUR MONTRÉAL	P. BOURQUE	du Méridien	3
36	Polar	MYSTIC RIVER	D. LEHANE	Rivages	26
37	Essais	FÈRES DE SANG	P. EDWARDS	Trait d'Union	4
38	Roman	NANNY, JOURNAL D'UNE BABY-SITTER	McLAUGHLIN / KRAUS	Albin Michel	2
39	Roman Qc	CAP-AU-RENARD	L. PORTAL	Hurtubise HMH	2
40	Nutrition	MAIGRIR SANS RÉGIME	J.-P. ZERMATI	Odile Jacob	28
41	Roman Qc	LES QUATRE SAISONS DE VIOLETTA	C. BROUILLET	Denoël	16
42	Guide Qc	LES CHAMPIGNONS SAUVAGES DU QUÉBEC	SICARD / LAMORELIX	Fides	69
43	Polar	UN COUPABLE TROP PARFAIT	P. MACDONALD	Albin Michel	2
44	Roman	ÉLOGE DES FEMMES MÛRES	S. VIZINCZEY	du Rocher	75
45	Pratique	ATLAS PRATIQUE DE LA PHOTO	COLLECTIF	Atlas	1

Plus de 1000 Coups de Cœur, pour mieux choisir.

24 succursales au Québec
Pour commander : (514) 342-2815
www.renaud-bray.com

Visitez notre librairie agrandie et rénovée.
4000 p.c. de livres, de musique, de jeux, de cadeaux et plus encore !
Complexe Desjardins
(514) 288-4844

Bertrand Laverdure
Audioguide
92 pages - 15,95 \$

Sur nos tempes, bien serrés, en petits cubes, dégringant notre allure de malheur gonflée de tragédies dérisoires, nous laissons glisser sans rire les termes mirages de l'eau.

Jean Royer
Poèmes de veille
116 pages - 16,95 \$

Tu le sais maintenant un cheval blanc accompagne le soleil comme de la parole naît l'amour et du désir monte le désir et de l'arbre s'ouvrent les feuilles dans les mains du vent

ÉDITIONS DU NOROÏT
30 ans de poésie
www.lenoroit.com

ENJEUX PLANÈTE

UNE COLLECTION MONDIALE POUR UNE AUTRE MONDIALISATION

Le commerce de la faim
Graines suspectes

John Madeley
Le commerce de la faim
La sécurité alimentaire sacrifiée à l'autel du libre-échange
204 pages - 18 \$
ISBN 2-921561-72-2

Robert Ali Brac de la Perrière et Franck Seuret
Graines suspectes
Les aliments transgéniques: une menace pour les moins nantis
224 pages - 18 \$
ISBN 2-921561-74-3

ENCORE UN SIÈCLE AMÉRICAIN ?

NICHOLAS GUYATT
Encore un siècle américain ?
Les États-Unis et le monde au XXI^e siècle
299 pages - 22 \$
ISBN 2-921561-73-5

RENÉ PASSET ET JEAN LIBERMAN
Mondialisation financière et terrorisme
176 pages - 18 \$
ISBN 2-921561-71-9

DISPONIBLE EN LIBRAIRIE

LES ÉDITIONS ÉCOSOCIÉTÉ
www.ecosociete.org

ÉDITIONS DE L'ATELIER
CÉRÉS ÉDITIONS
ÉDITIONS CHARLES LÉOPOLD MAYER
ÉDITIONS ÉBURNIE
ÉDITIONS ÉCOSOCIÉTÉ
ÉDITIONS D'EN BAS
ÉDITIONS GANNDAL
ÉDITIONS JAMANA
ÉDITIONS LUC PIRE
PRESSES UNIVERSITAIRES D'AFRIQUE
ÉDITIONS RUISSEAU D'AFRIQUE
TARIK ÉDITIONS

Paroles de poètes

Le groupe Ville-Marie Littérature vous invite à venir entendre ses poètes

le lundi 21 octobre 2002
de 17 h 30 à 19 h 30
à la Maison des écrivains
située au 3492, rue Laval (Montréal)

Violaine Forest • Robert Fortin • Danièle Fournier
Madeleine Gagnon • Michel van Schendel
Louise Warren
accompagnés par la violoncelliste Molly Boyd

• L'HEXAGONE • vlb éditeur • TYPOII
www.lhexagone.com • www.vlb.com • www.typoii.com

LIVRES

La poésie en actes

MICHEL BIRON

Gaston Miron est le premier poète québécois à qui l'État ait réservé des funérailles nationales. C'était en 1996, il y a quelques années à peine. Autant dire il y a un siècle. Non pas qu'on ait oublié «Miron le magnifique», mais une telle présence de la poésie dans l'espace public paraît aujourd'hui presque utopique. Miron représente peut-être mieux que quiconque ce que la poésie n'est plus: un langage porté par la nécessité de l'histoire. Nombreux sont ceux qui ne peuvent s'empêcher d'éprouver de la nostalgie en pensant à lui et à son époque, quand la parole du poète semblait coïncider avec les espoirs d'une collectivité. Miron, ce fut le moment, désormais révolu, où, en parlant d'abord en son nom propre, le poète prêtait sa voix à la communauté tout entière et arrachait celle-ci à la noirceur du silence. À propos des écrivains québécois de ces années-là, et plus particulièrement les poètes, on se serait tenté de penser ce que Sartre écrivait à propos des écrivains du siècle des Lumières en France: ce fut leur chance, unique dans l'histoire, et leur paradis bientôt perdu.



CARREFOURS

Parmi les 25 textes réunis ici, quelques-uns apportent des données nouvelles ou peu connues au sujet de Miron. C'est notamment le cas de l'analyse que Christine Tellier propose de l'Ordre de Bon Temps, qui regroupait de nombreux jeunes intellectuels dans l'après-guerre immédiate. C'est là que se sont rencontrés les futurs fondateurs de ce qui allait devenir la première grande maison d'édition de poésie du Québec, L'Hexagone, dont Miron fut l'animateur le plus important. N'est-il pas à la fois étonnant et éclairant de voir que la poésie moderne émane ici non pas d'un avant-garde mais d'un groupe voué, au départ, aux loisirs de la jeunesse? Par ailleurs, les textes de Josef Kwaterko et de Marie-Andrée Beaudet nous en apprennent un peu plus sur Miron, lecteur passionné de Gombrowicz, à partir notamment des annotations trouvées dans l'exemplaire que Miron possédait du journal de l'écrivain polonais.

Comme on pouvait s'y attendre, nombreux sont les textes qui rendent hommage à «Miron l'altruiste» (Dominique Noguez), que certains appellent familièrement Gaston («Gaston et nous autres», Eva Kushner). Dans cette figure imposée qu'est l'hommage, certains parviennent tout de même à proposer une relecture critique de Miron.

Le texte le plus intéressant à cet égard est celui de Réjean Beaudoin, joliment intitulé «Miron ou la solitude au village». Il s'agit d'une réflexion très personnelle et très libre qui ne cache pas un certain malaise devant quelques-uns des poèmes de Miron. Beaudoin avoue résister à l'«effet de voix» des poèmes que l'on célèbre d'habitude avec le plus d'empressement. Il écrit: «Je dis ma résistance d'entrée de jeu, non pas pour prendre mes distances. Je ne boudes pas l'œuvre inachevable de La Vie agonique, pas plus que je ne dédaigne l'immense don de La Marche à l'amour, mais chaque fois que je reviens à Miron, je sais que je m'expose à la défaite, comme à une passion qui menace de retourner le cœur et tout l'être.» On peut ne pas être d'accord avec lui, et ce fut sans doute le cas de plusieurs participants à ce colloque. Mais on sent chez Beaudoin une véritable expérience de lecture et le refus d'un enthousiasme obligé. C'est peut-être par là que se réalise vraiment aujourd'hui l'hommage à la poésie de Miron.



L'écrivain et son temps

La Révolution québécoise - Hubert Aquin et Gaston Miron au tournant des années soixante, de Jean-Christian Pleau, étudie la figure de Miron dans une toute autre perspective, celle de l'historien et du militant. Placée à côté de la prose d'Hubert Aquin, la poésie de Miron est d'emblée réinscrite dans le contexte historique, social et politique de ce que l'auteur appelle «la Révolution québécoise» plutôt que la Révolution tranquille. Miron occupe une place centrale de la relecture de cette révolution dont Jean-Christian Pleau est doublement éloigné, par le temps et l'espace (il écrit son essai depuis l'université d'Auckland, en Nouvelle-Zélande, où il enseigne les littératures française et québécoise). Miron n'est plus ici d'abord le poète de *La Marche à l'amour*, comme dans les actes du colloque de Toronto, mais celui de *L'Homme agonique*, c'est-à-dire le poète du combat, de la révolution. L'explication de texte proposée par Pleau s'attache aux formules et aux images de *L'Homme agonique* le plus directement liées au projet révolutionnaire («la loi d'émeute», «le fou du roi», «la nue propriété», etc.).

L'analyse du poème paraît cependant fragmentaire, d'autant plus qu'elle est entrecoupée de longues digressions où l'essayiste se lance dans la description de faits historiques, au risque parfois de verser dans l'anecdote et

d'oublier quelque peu le poème. Comme dans les pages consacrées à Aquin, dont Pleau ne cesse de célébrer la lucidité politique, la voix de l'essayiste finit par nous éloigner de celle de Miron au lieu de nous la donner à entendre. Certes, son analyse ne prétend pas porter sur les qualités proprement poétiques du texte de Miron. Elle veut au contraire cesser de le dépayser, comme tend à le faire une critique dépolitisée. À force de dégager sa poésie de son contexte historique, on oublie, selon Pleau, ce qui fait que cette poésie fut toujours une poésie en actes, indissociable de l'action militante. Il est vrai que Miron lui-même n'a jamais vraiment séparé les deux volets de son engagement, le poétique et le politique.

Mais alors, serait-on tenté de répondre à Pleau, n'est-il pas tout aussi absurde de n'insister, comme il le fait, que sur la référence politique du poème mironien? Ce n'est pas la dimension politique du poème qui semble aujourd'hui illisible: c'est l'articulation du politique et du poétique. C'est le fait que la poésie en actes de Miron, à l'inverse de la poésie engagée de la Seconde Guerre mondiale, ne marque pas une parenthèse dans l'histoire de la poésie: elle résume à elle seule toute cette poésie et la replace devant ses plus fortes contradictions.

MIRON OU LA MARCHÉ À L'AMOUR - ESSAIS

Cécile Cloutier, Michel Lord et Ben-Z. Shek (directeur)
L'Hexagone
Montréal, 2002, 297 pages

LA RÉVOLUTION QUÉBÉCOISE - HUBERT AQUIN ET GASTON MIRON AU TOURNANT DES ANNÉES SOIXANTE

Jean-Christian Pleau
Fides, collection «Nouvelles études québécoises»
Montréal, 2002, 271 pages

RÉCIT

Pèlerinage en terres meurtries

SOPHIE POULIOT

Si les témoignages de guerre sont toujours émouvants, certains narrateurs savent rendre les leurs universels, savent traquer le destinataire du récit jusqu'à ses derniers retranchements, jusqu'à ce qu'il s' imagine lui-même être aux prises avec une telle situation cauchemardesque. Ljubica Milicevic possède ce talent.

Née en Yougoslavie, l'auteure parle de son pays d'origine et de la guerre qui l'a décimé. Elle raconte l'histoire de Valentin, un jeune homme qui, comme tant d'autres, a craint pour sa famille, a risqué sa vie pour tenter de nourrir et de protéger les siens, jusqu'à la perdre aussi banalement qu'en pays en paix quelqu'un perdrait ses clés. Personne, mis à part ses proches, n'en sera ému. Cela fait partie du quotidien, un quotidien sanglant où l'on ne fait pas de quartier et on ne considère pas la vie comme une plus précieuse des choses. Mala, revenue de Montréal en terre natale pour l'enterrement de sa mère, sera confrontée à cette réalité. Le pays qu'elle a connu, enfant, n'est plus le même, surtout sans son ami Valentin.

C'est sur le mode du récit intime que Ljubica Milicevic partage sa douleur. Dans l'atelier de Valentin, une tour construite au XIX^e siècle sous l'occupation hongroise, sa demi-sœur Emina raconte à Mala ce qu'a vécu sa famille au cours des derniers mois. «Une histoire individuelle où résonne le destin de tout un peuple», dit avec raison la quatrième de couverture. L'auteure a, en outre, opté pour une écriture plutôt poétique, mariant ainsi la beauté de la

langue à la laideur de la destruction racontée. «Des souvenirs en crue gonflent ses paupières, provoquant un léger crépitement qui résonne dans l'intimité de ses oreilles comme un feu en train de s'éteindre sous des larmes.»

C'est donc avec élégance et délicatesse que l'auteure explore le terrain miné des récits de guerre. Miné, car ce genre de récit peut s'accompagner d'un certain moralisme, de misérabilisme, ou simplement se contenter de redire ce que tous savent déjà, pour en avoir été informés par les médias ou encore pour avoir vu des films ou lu des romans ayant quelque conflit armé pour trame de fond. Or, tous ces écueils potentiels ont su être évités, laissant le

C'est sur le mode du récit intime que Ljubica Milicevic partage sa douleur

lecteur à même de suivre sans distraction, et même avec grand intérêt, le fil de l'histoire racontée par Mala.

Celle-ci se rend compte à quel point, même pour un individu issu d'une région rongée par la guerre, celui qui vit loin demeure inévitablement étranger aux horreurs quotidiennes que supportent les peuples qui s'entre-tuent. Le lecteur, à son tour, ne pourra faire autrement que de se dire que, tout sensible qu'il soit aux malheurs vécus outre-mer, rien ne l'empêche de mener paisiblement son train-train quotidien. Ce livre mettra-t-il le hola à l'indifférence tranquille qui caractérise celui dont le confort minimal n'est pas mis en péril? A tout le moins, il présente un pas dans la bonne direction. Un pas franchi tout en finesse.

LE CHEMIN DES PIERRES

Ljubica Milicevic
Leméac Éditeur
Montréal, 2002, 120 pages

Avez-vous des secrets?

Un nouveau jeu de société drôle et amusant pour 4 à 8 adultes.



21,99 \$ En vente dans les librairies et les boutiques de jeux.

«Un livre vrrrrraiment magnifique!»

Christiane Charette - Christiane Charette en direct

«Avec Mars et Avril, on est loin du photo-roman kitsch!»

Sophie Durocher - Les choix de Sophie

«Une histoire surprenante avec de superbes photos.»

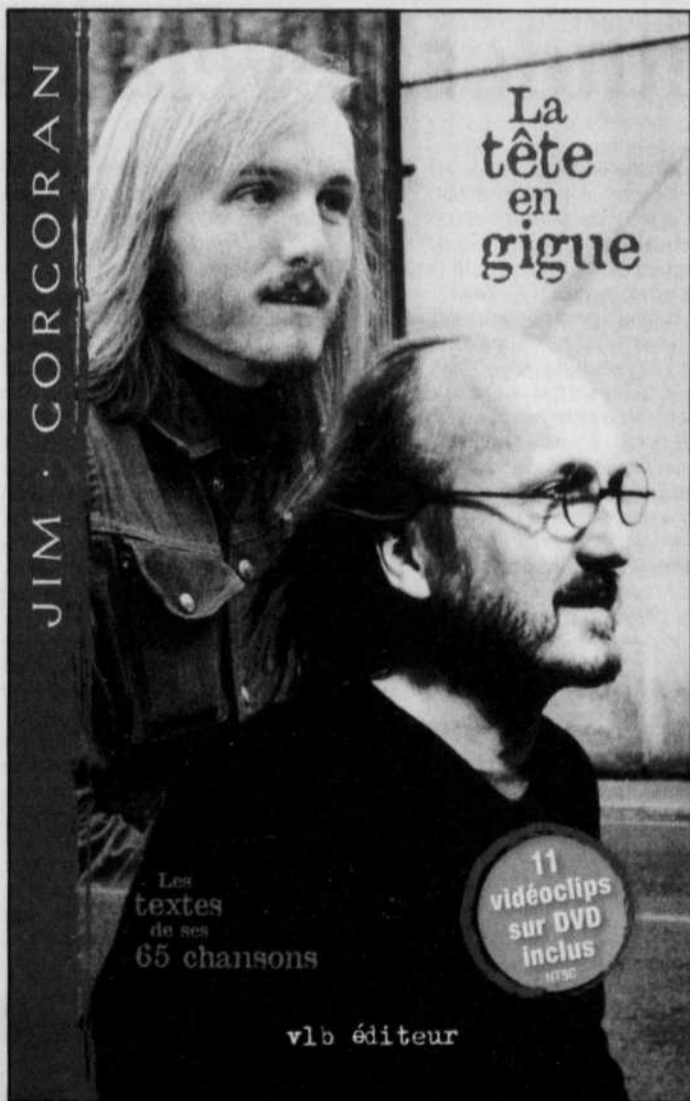
René Homier-Roy - C'est bien meilleur le matin

«Un photo-roman beatnik post-post-moderne.»

Aleksis K. Lepage - La Presse

Mars et Avril

Un photo-roman revisité par Martin Villeneuve



JIM CORCORAN

La tête en gigue

Les textes de ses 65 chansons

11 vidéoclips sur DVD inclus

vlb éditeur

«La séduction de Jim Corcoran commence avec le verbe. Deux lignes et ça y est, le voyage commence. [...] Toujours, il dit des choses essentielles.»

extrait de la préface
MARI LAMBERT

chansons • 128 p. • 24,95 \$



vlb éditeur

www.edvlib.com

L'ERRANCE FÉCONDE
MICHEL MUIR
CARNETS INTIMES

[...] J'ai toujours écrit comme si je m'adressais à un Autre rêvé, que j'entrevois au bout de moi-même, au-delà de cette mouvance laiteuse, écran fluide à texture de brume, née du silence qui se formait entre chaque poème, et que traversaient, en traits de foudre, les mots que je traçais pour rejoindre l'autre rive, là-bas.

Michel MUIR
2002, 184 p., 19,95 \$ [ISBN 2-92245-71-3]

LES ÉDITIONS VARIA
Distribution: Prologue
www.varia.com
info@varia.com

C.P. 35040, C.S.P. Fleury, Montréal (QC) H2C 3K4 - Tél.: (514) 389-8448 - Téléc.: (514) 389-0128
D'autres nouveautés intéressantes vous attendent chez votre librairie.

MICHEL MORIN
Vertige!
ET AUTRES ESSAIS A-POLITIQUES

MICHEL MORIN
VERTIGE!
ET AUTRES ESSAIS A-POLITIQUES
LES HERBES ROUGES / ESSAI

Et s'il était question non tant de produire que de se produire? Si c'était là la voie d'une nouvelle politique, anonyme et minimale, mais portant l'empreinte de chacun?

LES HERBES ROUGES / ESSAI

160 p., 16,95 \$

LITTÉRATURE

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Rêverie d'un conducteur solitaire

GUYLAINE MASSOUTRE

Mai 68, la révolution qui voulait l'impossible: une formidable énergie secoue les institutions et descend dans la rue. La contestation unit étudiants et ouvriers, femmes et syndicats, gauchistes et réformateurs, dans l'urgence d'agir et la solidarité. L'utopie a droit de cité. La liberté se vit sur le mode enragé. Les mentalités affichent leurs ruptures. Rouge et «vite», lit-on sur les murs.

Mai 68, slogans et sympathiques graffitis? Non. Le Parti communiste compte 20 % des votes. L'extrême gauche, des marxistes-léninistes aux anars, se divise en petits groupes. Arlette Laguillier, de Lutte ouvrière, et Alain Krivine, de la Ligue communiste révolutionnaire, sont doublés par la singulière personnalité de Daniel Cohn-Bendit. Les trotskistes mènent leur train, qui conduit Jospin au pouvoir, une fois l'eau dans le vin. La Gauche prolétarienne maoïste les talonne, avec Alain Geismar, Pierre Victor, Serge July et son théoricien, le juif Benny Lévy, ancien secrétaire de Sartre, qui deviendra rabbin.

Rolin est l'un de ceux-ci, responsable de la Nouvelle Résistance populaire. Ce qu'il raconte, dans *Tigre en papier*, n'est pas l'histoire complète de Rolin mais ce qui peut et doit être su aujourd'hui. Si, dans *Méroé* ou *Port-Soudan*, il n'a cessé de parler de sa génération, il l'aborde cette fois-ci à travers Martin, un personnage de militant qui lui ressemble, entier malgré des convictions entamées. Le livre, reflet d'une énergie intacte, est passionnant: quel humour ravageur, quelle insolence! Et ce courage d'assumer des faits...

L'impérialisme américain est un tigre en papier, avait dit Mao. D'où le titre. Le gag est bon: le tigre est au volant; d'autres divaguent sur un divan. Rolin mène ainsi son *Aveu critique*, moins tragique que celui d'Arthur [sic] London, en se

méfiant du monologue intérieur. Cela donne la rêverie monologuée d'un conducteur, tournant aux portes de Paris, assisté d'une bonne oreille. On rit, ça grince. Son style de grand reportage rappelle Cendrars, et l'épopée lyrique, Apollinaire. Bilan d'une révolte, donc, en forme de roman fluide, vue de l'intérieur.

Action et endoctrinement

En juin 1973, les militants distribuent *La Cause du peuple* sous le manteau, en prenant des risques: la publication est interdite. Ses dirigeants vont partir en vacances et liquider le journal incendiaire. Ils écrasent d'un coup le militantisme encore vif des «maos», dont certains sont entrés dans une semi-clandestinité. Le coup est dur. Nombreux ne s'en remettent pas. Trahis, désavoués par leurs élites, la farce sinistre d'une action, cernée par la reprise en main du pouvoir, prend fin en pleine grève Lipp, sur laquelle les militants misaient de grands espoirs.

Rolin, lui, est devenu romancier. Comme son frère Jean. Comment éviter l'amertume? De l'échec, il fait une critique sévère. Cela donne un roman fort, entre la fiction et le témoignage, juste de quoi se garder des coups bas et de la loi, tout en s'amusant. Les pseudonymes sont presque transparents. Sauf celui de Treize, l'ami de Martin, narrateur dédoublé au je et au tu, alias Rolin et ses fantômes. Aujourd'hui, Rolin s'arrime à Proust — qui l'eût dit? —, champion de l'ironie. L'important, c'est de parler sans complaisance, avec une lucidité, un humour tour à tour tendre ou noir et un soin extrêmes. *Tigre en papier* s'est d'abord intitulé *L'Ironie du sort*. C'est bien évident.

Revoir l'activité ludique de Mai 68 et des années suivantes, l'inconscience, le dogmatisme, l'endoctrinement aveugle aux communisimes, ce terrorisme à la française, sans affadir ce que l'idéal révolutionnaire portait de juste opposition aux notables signifie me-



Le romancier Olivier Rolin.

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

ner l'écriture sur la corde raide. À «la lâcheté des notables», rusés et poseurs, que Martin continue d'exécuter, Rolin ajoute une fine analyse historique de l'insurrection. Cette jeunesse héroïque voulait sortir de l'ombre, écrit-il notamment, où la Résistance et les engagements de la grande guerre avaient jeté leurs fils. Libération. Le mot éclatait, fait d'histoire, valeur de liberté, titre d'un journal sartrien, qui naissait en 1973; Serge July le dirige encore. Un nouveau romantisme était né.

Le livre fourmille d'anecdotes hilarantes. On revit telle échauffourée avec les CRS (les forces de l'ordre) qui n'eut pas lieu à cause d'une envie de pisser et d'un fou rire incontrôlables, telle «réu» d'arsoilles, telle descente désinvolte et festive, la guérilla de rigolade ou une bagarre délinquante. Mais il y a des réalités plus dures à dire, les méfaits graves. Preuve que l'engagement n'est pas une pose oratoire. Voyez ce couple froidement brisé, la complaisance à laisser passer telle humiliation, tel enlèvement

qui aurait pu finir comme celui de Pierre Laporte au Québec. La casse matérielle n'était pas grand-chose à côté des forces agissant au nom de l'idéologie. Il y avait les «ordures» humaines: certains échappèrent de justesse aux mauvais traitements; d'autres, comme Maurice Papon, devaient être liquidés: l'attentat, apprend-on, rata de peu.

Le gauchisme

La Cause était plus qu'un journal incendiaire: «Nous pensions que la vraie vie était ailleurs, dans ce que le sabir maoïste nommait «la zone des tempêtes», le tiers-monde encerclant les métropoles impérialistes. Et on était trop intransigeants pour se satisfaire d'une fausse vie.» Incontournable sincérité. La désobéissance civile, le désordre libertaire, la résistance sur les barricades, à coups de cocktails Molotov et dans les arrière-salles des cafés, c'était «la certitude inavouée de combattre pour une cause déjà perdue», écrit Rolin, penché sur des imaginations éperdues, «peut-être les derniers — oui, nous, tout ridicules qu'on était, mi-don Quichottes, mi-Sanchos — à nous intéresser à l'éternité».

L'apparence exaltante d'une vraie guerre avait un sens. C'est pour le dire que ce livre existe. Rolin passe le relais, point de vue amené à une fille de 25 ans, dont le père, le fictif Treize, y a laissé le père. Ce sens valait-il le prix d'une vie ou d'une fiction? Au nom de ceux qui y ont engagé la leur, Martin défend son ironie, sachant combien l'autocritique sert la réaction: «Aujourd'hui, tous les nantis affectent de trouver cette histoire comique, une vraie farce, un monôme, une pantalonnade, même pas cinq morts, pensez, pas une seule bonne vraie fusillade, ah, elle est bien bonne! Ils voudraient, en fait, qu'on les rembourse de leur peur: parce qu'à l'époque, je peux te dire qu'ils les avaient à zéro.» Direct, pas de fiction.

Galvanisés par l'histoire parisienne, des grands romans de Victor Hugo au mur des Fédérés en

passant par les comités Vietnam de quartier, les étudiants qui lâchaient famille et études et les pros castagniers sont ici réunis par «les liens du rêve». Que de portraits savoureux, comédiens paillasse, joueurs invétérés, têtes brûlées, balances traîtresses, fils de banquier ou de petits-bourgeois cultivés! Ces utopistes conduisirent follement leur défoncé révolutionnaire dans l'ivresse. Quand la fin justifia les moyens, la griserie aveugla: la «guerre du peuple» versa dans des «aventures picaro-métaphysiques». Le roman le rachète mais montre le drame quand l'héroïsme toucha brutalement son terme.

Autocritique et regard actuel

De magnifiques pages sont consacrées au Vietnam, où le narrateur reconstitue la mort de son père. Là encore, même ambivalence sur les mobiles et les résultats d'une fraternisation enthousiaste. Que faire d'idéologies qui tromperent plus qu'elles construisirent quand reste la certitude que le combat contre «les Assis» de Rimbaud est toujours à reprendre?

Contre le consumérisme, l'optimisme béat, le culte du présent et de l'instant, regarder les «êtres amphibies», ces «douanier[s] Rousseau de la lutte des classes», qui voteront mélancolique, romantique, Pouchkine plutôt que Verts, ramène à ce «quelque chose d'une netteté ancienne dont le dessin s'est brouillé». Caricature? Ombre tapie? Avenir proche? La cause de la révolution, avec sa logique obscène, laisse pantois, et ce *Tigre en papier* convainc que «les saints, les héros, les révolutionnaires, ce ne sont pas forcément des petits mecs bien équilibrés [...], pétant de santé [...], levés de bonne heure, cheveu souple et menton bien rasé [...]».

TIGRE EN PAPIER

Olivier Rolin
Le Seuil
Paris, 2002, 268 pages

POÉSIE

Solitudes révélatrices

DAVID CANTIN

Que faire d'une solitude qui accompagne, sans cesse, les jours du passé? Ainsi, le monde avance dans la lumière et la noirceur quotidiennes. Que reste-t-il du désordre des choses à venir? Avec ce premier recueil de poèmes qui a pour titre *Les années temporaires*, le collègue Christian Rioux, correspondant du *Devoir* à Paris, fait entendre une note tragique: «Au commencement/ tout finit par mourir». Une telle cassure face au destin traverse ce livre qui porte sur le deuil et la fragilité ordinaire. Suivant une autre errance, Donald Alarie entre pour sa part

dans la peau du flâneur des rues, tout au long de *Cinéma urbain*. Deux périples au-delà d'un mystère qui englobe chacun des gestes.

Une musique sombre se fait entendre derrière les mots de Christian Rioux. Dès les premières pages, le décès ainsi que le silence de la mère imposent un regard ouvert sur le passé. L'enfance revient à la surface, de même que la tristesse des blessures profondes. Les apprentissages se succèdent: du plaisir physique à la passion, de l'incertitude aux échecs amoureux. L'écoute du monde ici proposé se lit comme un jeu de miroirs autour de l'absence. L'écriture tente de défier une histoire per-

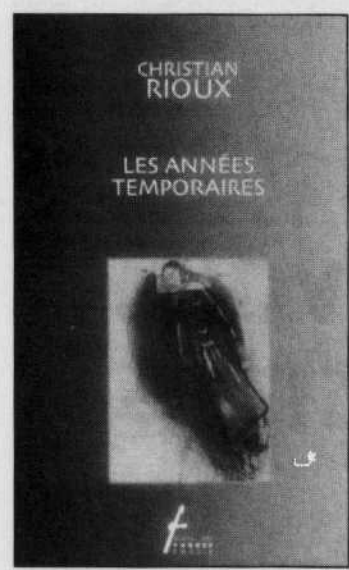
sonnelle où l'abandon se mêle à la détresse. Un individu solitaire cherche constamment à se trouver ailleurs, incapable de vivre dans l'immobilité qui le rattrape d'un obstacle à l'autre. Les femmes finissent par brouiller une histoire qui hésite entre la perte et l'émerveillement.

Les années temporaires peut aussi se lire comme une quête du désir perdu. Il y a beaucoup d'ombres cachées dans cette longue suite de propos d'un homme d'âge mur et de son errance douloureuse: «La douleur des routes étend/ les chemins de l'univers l'encre manque à la longueur du soir/ qui veut parler de vous/ sur les rochers posthumes/

et les pages jaunies/ sur le crépitement invisible/ des fils sous les murs/ s'étend la main des brumes incandescentes/ Chagrine le temps/ ouvre le tiroir/ pour que l'aube s'ébroue».

Même si le recueil fait appel à une urgence parfois moqueuse, une certaine confusion existentielle permet à l'ensemble de traverser ces excès d'amour. La poésie de Christian Rioux utilise souvent l'image pour semer les indices d'un parcours anonyme. Loin du récit ou du collage arbitraire, le recueil adopte un rythme ainsi que des questions fondatrices. D'ailleurs, «l'histoire commence/ au détour des certitudes». Malgré certaines faiblesses stylistiques («walk-man de l'oubli»), on découvre une voix qui n'hésite pas à faire face au «chant morose des années temporaires».

Dans le *Cinéma urbain* de Donald Alarie, «les feuilles ne sont plus que des anges déchus» ou encore «nous avons oublié à quel moment/ la lumière rassurante nous a délaissés». Ce septième titre, aux Écrits des Forges, de l'auteur de *Petits formats* pose un regard neuf sur l'automne qui dévoile ses



signes plutôt secrets. On se laisse guider par les pas du marcheur qui retrace les moindres sursauts du jour. Un peu de lumière bascule dans les arbres, alors que le bruit de l'hiver s'annonce. Du matin au soir, c'est encore le moment de quitter la chambre pour l'exté-

rieur avec ses lieux aussi discrets qu'inévitables: «il reste dans certains regards/ des traces de vent chaud/ nous faisons fi du frimas/ et des fantômes que la nuit a laissés/ pour décorer notre fenêtre/ la voix inquiète ne sait pas/ comment elle réagira/ devant l'absence de couleurs/ doit-on se prononcer/ le sol est presque blanc».

Avec un ton des plus sobres, la poésie de Donald Alarie donne la parole à un voyageur solitaire et immobile qui observe «l'étendue du silence qui recouvre tout». Alarie emprunte un souffle lapidaire et elliptique afin de dire cette beauté qui lui échappe sans cesse. Les saisons se succèdent au cours de cette méditation à l'image de la pluie froide de l'automne. Une sagesse inquiète transforme le «monde [qui] est devenu/ une immense pièce sombre et glaciale». Parfois, une étrangère ou des voix enfantines se mêlent à cette déambulation redonnant vie à la mémoire heureuse. Au cours de l'errance urbaine, le vertige devient inépuisable. Un simple détail offre au jour son air soucieux. Peu importe le climat et l'heure exacte, la rencontre a lieu dans un parcours tout à fait réel. Encore une fois, «le pied seul a la réponse». Autant de variations inquiètes dans la complexité des matins.

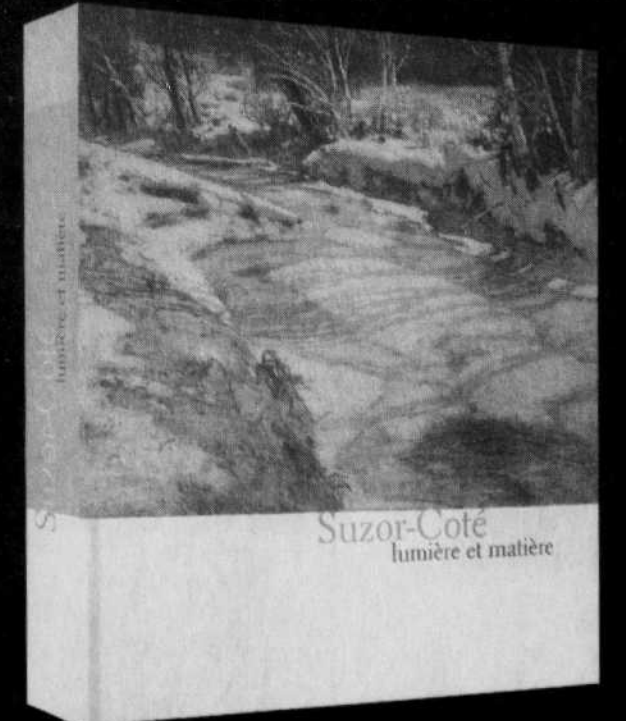
LES ANNÉES TEMPORAIRES

Christian Rioux
Écrits des Forges
Trois-Rivières, 2002, 59 pages

CINÉMA URBAIN

Donald Alarie
Écrits des Forges
Trois-Rivières, 2002, 72 pages

Votre rendez-vous avec Suzor-Coté

Voyez l'exposition
Suzor-Coté, 1869-1937. Lumière et matière
au Musée du Québec à Québec
jusqu'au 5 janvier 2003

MUSÉE DU QUÉBEC

Québec



Laurier Lacroix

LES ÉDITIONS DE L'HOMME
www.edhomme.com

la vie dans les livres



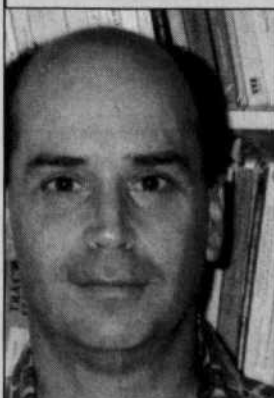
UN BISTRO

DES DIZAINES D'ÉVÉNEMENTS

DES MILLIERS DE LIVRES

5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
Tél. : 514-739-3639
Fax : 514-739-3630
service@librairieolivieri.com

LIBER

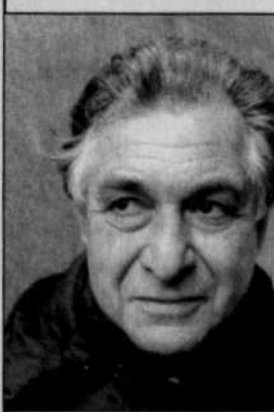


Simon Harel Alain Médam

Le regard long



Soixante dessins d'Alain Médam accompagnés d'une méditation poétique de Simon Harel



144 pages, 22 dollars

LIVRES

LE FEUILLETON

Le mensonge qui tue

Certains écrivains, en prenant de l'âge, s'assagissent. D'autres retrouvent les sentiments de révolte qui les animaient à l'adolescence, la maturité et la profondeur en plus. Roth est certainement de ces derniers. C'est avec un grand plaisir qu'on le retrouve ici, plein de verdeur et d'une extraordinaire acuité à l'égard de son Amérique, de notre Amérique, puisque aussi bien sommes-nous tous devenus un peu américains depuis un certain 11 septembre, depuis que nous avons découvert que nous avions des valeurs et qu'il nous fallait les défendre jusque dans leurs contradictions et leurs effets pervers.

En démocratie, le jugement est libre et chacun, en principe, peut tracer son destin comme il l'entend. On a même fini par croire que l'individu pouvait s'émanciper des contraintes sociales et, tel un pionnier, inventer ses propres règles, définir son propre territoire, conquérir sa propre liberté, à l'abri du poids des traditions et de la terrible machine à produire du « nous » qu'est toute société. Il n'en est bien sûr rien. Et Roth nous le rappelle de la façon la plus péremptoire qui soit: en nous concoctant une tragédie moderne se déroulant à la manière des tragédies antiques.

Les dieux ne sont plus là, certes, pour décider du sort des hommes. Mais c'est pire encore. Avec eux au moins, nous pouvions croire être l'objet de caprices qui nous étaient en partie extérieurs. Dans notre monde, tout tourne autour des régulations sociales et des champs d'intérêt qui se heurtent. Il se peut qu'un individu puisse alors être désigné comme bouc émissaire afin de sauver les apparences ou encore de souder la communauté. Le motif peut être absolument trivial, reposer sur la mauvaise foi la plus absolue. Reste que cette loi est plus forte que l'individu. «[...] [Il] n'avait pas attendu l'affaire des zombies pour savoir ce qui peut aigrir et gauchir un homme qui se croit victime d'une injustice. Il le savait par la colère d'Achille, la fureur de Philoctète, les fulminations de Médée, la folie d'Ajax, le désespoir d'Electre et la souffrance de Prométhée: il s'ensuit des horreurs sans nombre quand le paroxysme de l'indignation conduit à exercer des représailles au nom de la justice, et qu'on entre dans le cycle de la vengeance.»

La tragédie des persécutés

L'affaire des zombies... Une maladresse transformée en tragédie par la lâcheté, l'opportunisme, l'ambition de professeurs d'université qui se sont tous rangés derrière leur bonne conscience pour avoir la peau du doyen, l'helléniste Coleman Silk. Traiter de zombies deux étudiants qu'il n'avait encore jamais vus en classe mais qui, pour son malheur, étaient noirs, voilà un «racisme» impardonnable, même si le sens du mot zombie n'est ici qu'un prétexte fallacieux. «On se révèle ou on cause sa propre perte en employant le mot parfait.» Voilà l'Amérique hypocrite, sourde et aveugle à ses propres trahisons. Les conséquences seront inversement proportionnelles à la hauteur du méfait. Démission de l'université, perte de sa femme qui s'est lancée dans sa défense, et puis une amertume qui croit comme un cancer, faisant de Coleman un être aigri que rongé le désir de vengeance. Et c'est alors qu'apparaît l'écrivain Nathan Zuckerman (le double de Philip Roth), que Coleman approche afin qu'il écrive le livre qui le disculperait.



Jean-Pierre Denis

Comme dans toute bonne tragédie, il le fera trop tard. Mais on aura droit à la naissance d'une amitié assez rare en littérature, où l'on voit deux vieillards danser sur le rythme d'une mélodie jazzée et se confiant leurs secrets. Quelle force ici, de la part de Roth, que cette rencontre improbable où se résume toute la beauté du monde quand les masques tombent et que l'essentiel s'exprime sans appareil. L'essentiel, c'est-à-dire le sexe, l'exultation des corps, l'être mis à nu, la mort.

L'un, Coleman, qui, à soixante et onze ans, a découvert les vertus du Viagra, l'autre, Zuckerman, qui n'y a plus droit depuis qu'il s'est fait opérer de la prostate. Et voilà le mal qui entre par la porte dérobée chez un écrivain qui croyait en avoir fini avec cette «folie que le désir fait naître»... Coleman, lui, en fera le levier de sa renaissance, avec une femme de ménage prétendument illettrée, Faunia, qui a la moitié de son âge et qui est poursuivie par son ex-mari, ancien combattant du Vietnam, qui brûle de fureur et de vengeance.

Scandale encore, mais qui aura des répercussions bien plus tragiques pour ce couple secret qui ne cherche qu'à se réconcilier avec la vie. Roth ne nous épargne rien pour tenter de comprendre les parcours et les motivations de chacun de ses protagonistes. De Coleman, l'homme du secret, le renégat de sa négritude, le matricide qui prétend par là s'inventer lui-même, à Faunia, abusée sexuellement par un beau-père, reniée par sa mère et ayant fui le foyer à l'âge de quatorze ans, à Delphine Roux, qui a fui sa France natale pour échapper à l'influence étouffante de son milieu et de sa mère, qui se retrouve enseignante dans une fau aux Etats-

Unis et qui se sert d'arguments féministes pour mieux écraser Coleman (qui est pourtant son modèle d'homme), en passant par Les Farley, l'ex-GI devenu fou de rage, et même Monica Lewinski, Philippe Roth fait un vrai travail d'écrivain, et il le fait avec générosité, c'est-à-dire au-delà des conventions et des clichés, au-delà des idéologies, au-delà des préjugés — ce qui nous vaut par exemple des pages extraordinaires d'intelligence, de sensibilité et de cœur quand il aborde la relation Coleman-Faunia. De férocité aussi quand il plonge dans les mensonges et l'hypocrisie des bien-pensants, dans les calculs et les intérêts qui déterminent leur comportement.

Un roman réaliste? En grande partie, oui, mais sans la prétention du narrateur omniscient à la Balzac qui a toujours une théorie explicative sous la main. En prenant de la maturité et de la profondeur, un écrivain sait qu'il ne peut tout expliquer, que le mystère de la vie lui échappe. «Ce que nous savons, hors clichés, c'est que personne ne sait rien. On ne peut rien savoir. Même les choses que l'on sait, on ne les sait pas. Les intentions, les mobiles, la logique interne, les sens des actes? C'est stupéfiant, ce que nous ne savons pas. ET plus stupéfiant encore, ce qui passe pour savoir.» Un grand livre, qui n'est pas sans parenté avec celui de J. M. Coetzee, *La Disgrâce*.

LA TACHE

Philip Roth
Traduit de l'anglais par Josée Kamoun
Éditions NRF Gallimard, coll. «Du Monde entier»
Paris, 2002, 443 pages



Les légendes urbaines à l'ère d'Internet

Les légendes urbaines sont ces histoires fausses qui se propagent parce qu'elles font peur, font rire ou nous mettent en garde contre les dangers de l'époque. Elles ont l'air vraies puisque «c'est arrivé à une copine, une cousine, l'ami d'un ami». À l'ère d'Internet, elles prolifèrent comme jamais, mais elles sont aussi démenties plus rapidement que jamais. Le combat entre le vrai et le faux est, comme le reste de notre monde, accéléré. Conversation avec Véronique Campion-Vincent, sociologue qui s'intéresse depuis longtemps à ce phénomène et co-auteur de *De source sûre, nouvelles rumeurs d'aujourd'hui*.

ANTOINE ROBITAILLE

A. R. Rumeurs, légendes urbaines: pourriez-vous nous aider à distinguer ces concepts? Dans votre livre, vous glissez souvent de l'un à l'autre.
V. C.-V. Je peux les distinguer, mais c'est un continuum. La rumeur, c'est quelque chose qui peut se dire en une seule phrase et dont on ne peut déceler tout de suite qu'elle est fautive: «le président a un cancer». Si je la développe en une histoire mise en scène, ça devient une légende. Je raconterai alors «qu'avant-hier, ma cousine m'a raconté que quelqu'un lui a dit avoir vu sortir l'homme politique de l'hôpital où il était entré en cachette». Le récit est mis en scène et donc devient plus qu'une rumeur. Le mot «urbain» qui qualifie la légende signifie au fond «contemporain».
A. R. Vous les collectionnez, ces histoires, vous les classez depuis longtemps. Quelle est votre préférée?

V. C.-V. Oh, c'est difficile! J'aime bien ces légendes un peu ironiques comme l'histoire du «ticket mangé». Celle où une dame fait la maligne dans un tram en critiquant les noirs. Des noirs présents dans le tram se vengent en mangeant son ticket. Un peu plus tard, lors d'un contrôle, un policier lui impose une amende.

Alors, personne ne la défend parce qu'elle s'était comportée de façon insupportable. C'est une légende antiraciste. L'histoire est fautive, bien entendu, mais je l'aime bien parce qu'elle est gentille et peu dramatique.
A. R. Ce n'est pas le cas de bien d'autres légendes et rumeurs que vous présentez dans le livre.

V. C.-V. En effet, c'est souvent le même message qui se dégage des rumeurs et légendes: le changement, c'est mauvais. Les problèmes viennent de tout ce qu'il y a de nouveau. Les thématiques qu'elles véhiculent sont donc habituellement conservatrices. Elles

permettent de dire l'inavouable, comme la peur de l'étranger, la peur de la technique.

A. R. Toutes les sociétés ont ce type d'histoires fantasmagoriques.
V. C.-V. Oui, mais à notre époque, il y a abondance de nouveautés apportées par les systèmes scientifiques, techniques et commerciaux. Nous sommes poussés, par la révolution technique, vers du nouveau chaque jour. Cette nouveauté provoque l'imaginaire conservateur dont je parlais plus tôt. L'incertitude ambiante joue aussi.

A. R. D'où une profusion de légendes, aujourd'hui.

V. C.-V. En effet. C'est pour cela qu'un des plus importants chapitres du livre est celui qui porte sur ce qu'on qualifie de «techno-peurs». On est passé de l'histoire du chat dans le micro-ondes à celui du danger des téléphones portables, des ordinateurs maléfiques, etc.

A. R. Vous critiquez l'appellation «canular» pour parler des légendes urbaines, pourquoi?

V. C.-V. Canular, c'est le mot qu'emploient souvent les médias à propos de ces histoires. Les médias se centrent sur l'idée de «source». Or, il y a rarement un individu malveillant à l'origine de ces histoires. Ce qui compte, ce n'est pas ce soit un canular, mais que l'histoire soit reprise. Cela signifie qu'elle a des résonances avec l'esprit de l'époque. C'est là son intérêt. Ces histoires nous révèlent quelque chose sur nous.

A. R. Vous semblez dire qu'il y a un aspect excessif à ce phénomène, à notre époque.

V. C.-V. Tout à fait. Ça a pris de telles proportions aujourd'hui

que je m'attends à ce qu'il y ait un phénomène de rejet, un tour de bâton dans l'autre sens. L'esprit de complot, par exemple, cette façon de dire: «ah, ce qu'on nous raconte n'est sûrement pas vrai». C'est en particulier dû à l'impression qu'on a, avec Internet, d'accéder à l'information même, sans la médiation des journalistes.

Et je crois que des livres comme celui de Thierry Messan — affirmant qu'il n'y a pas eu d'avion sur le Pentagone, mais que c'était un complot des militaires — sont liés à cet esprit selon lequel on n'arrive plus à voir ce qui est vrai ou faux. Le succès de Messan est significatif. Comme la diffusion, cette semaine sur la chaîne Arte, d'un faux documentaire sur cet-

te controverse selon laquelle les Américains ne seraient jamais allés sur la lune. L'angle est: et si c'était vrai qu'ils n'y sont pas allés? Et l'auteur du film expose des trucages qui auraient pu être utilisés. J'avoue que j'ai été choquée que cette émission soit diffusée par une chaîne comme Arte, qui vise la qualité. J'aurais plutôt vu ça dans le bas de gamme, les tabloïds.

A. R. En lisant votre livre où vous analysez toutes sortes de croyances (l'effet des ondes, les paniques alimentaires, le vol d'organes, etc.), on se dit que l'abondance des messages qui circulent aujourd'hui par toutes les formes de communication fait que nous sommes toujours dans le «il paraît que», «il semble que». «Chaque personne qui a une théorie a maintenant un mégaphone», écrivez-vous. Contrairement à ce qu'on nous annonçait, c'est-à-dire «une ère

d'information» — on parlait même d'une économie du savoir — il semble qu'on soit plus que jamais dans l'approximatif, dans l'incertitude. L'ère de l'information semble déboucher sur quelque chose de totalement incertain.

V. C.-V. Je suis d'accord avec vous. Le problème, c'est celui qu'on nomme la surcharge cognitive, en quelque sorte. On a tellement d'information qu'on n'arrive pas bien à distinguer. On n'arrive pas bien à choisir. On n'arrive pas à distinguer le vrai du faux.

A. R. Diriez-vous qu'il y a trop d'information pour les limites de la raison humaine?

V. C.-V. On dirait bien. En partie parce que le phénomène est vraiment devenu mondial. Dès que vous avez un attentat comme celui de Bali ou du World Trade Center, tout le monde réfléchit à partir des mêmes images dans une rapidité immense.

A. R. Et face à cette surcharge, que proposeriez-vous pour avoir une vie plus saine?

V. C.-V. Je pense qu'il faut être un peu modeste, c'est-à-dire qu'on ne peut pas tout saisir d'un coup. Il ne faut pas non plus faire un drame de ce que l'incertitude soit parmi nous. Vous parlez de l'ère de l'information, moi quand j'ai commencé à m'intéresser à ces sujets, il y a déjà bien longtemps, au milieu des années 1970, c'était la grande période du journalisme. On croyait qu'on allait conquérir l'information et l'exactitude. On s'est aperçu que les deux n'allaient pas toujours de pair.

A. R. Diriez-vous qu'on est piégé par nos outils?

V. C.-V. Non, je dirais plutôt qu'on avait des espoirs un peu trop grands. On disait: mainte-

nant, fini l'incertitude puisqu'on saura tout.

A. R. C'était un peu l'espoir des Lumières: plus il y aurait de communication, plus il y aurait d'information, plus il y aurait de transparence, plus on serait libre. «L'information, c'est la liberté», disait-on. Mais on s'aperçoit que, avec la surcharge d'information, les rumeurs et légendes prolifèrent, on ne sait plus distinguer le vrai du faux et le monde devient de plus en plus opaque.

V. C.-V. Opaque? Je ne sais pas. Je pense que le monde devient de plus en plus complexe et difficile à interpréter, d'où la survie de ce genre de récits de «source sûre» qui simplifient le monde et qui nous procurent de petites histoires auxquelles il est facile d'adhérer et qui semblent dire la vérité. C'est ce qu'on dit à la fin du livre: ces histoires racontent des choses simples à propos de choses compliquées.

arobitaille@sympatico.ca

**DE SOURCE SÛRE
NOUVELLES RUMEURS
D'AUJOURD'HUI**
Véronique Campion-Vincent
et Jean-Bruno Renard
Payot
Paris, 2002, 394 pages



Le bonheur de lire

100 ROMANS FRANÇAIS
QU'IL FAUT LIRE

Hélène Gaudreau
et François Ouellet



315 p. 13,95 \$

Hélène GAUDREAU
et François OUELLET
100 romans français
qu'il faut lire

«Ce généreux voyage au pays du grand roman français s'avère un réel plaisir de lecture et une franche réussite pédagogique.»

Louis Cornélius, *Le Devoir*



Éditions Nota bene

Triptyque
www.generation.net/triptyque
Tel.: (514) 597-1666

Lucie Joubert
**L'humour
du SEXE**
Les yeux des filles

essai, 196 p., 19 \$

Pourquoi s'obstine-t-on à croire, et à regretter que les femmes n'ont pas d'humour, qu'elles ne savent ni prendre les blagues ni en faire? Le présent ouvrage se propose de cerner les enjeux spécifiques de la présence des femmes en humour.

l'état du monde

Annuaire économique et géopolitique mondial
22^e édition

Une analyse approfondie des grandes tendances planétaires
Un bilan de l'année pour les 226 États et territoires de la planète
Les enjeux politiques et économiques à l'aube du III^e millénaire

en collaboration avec
Boréal LE DEVOIR RADIO

672 pages • 27,95 \$

DE VISU

GALERIES

Des révélations équivoques

LE SECRET LE MIEUX GARDÉ À MONTRÉAL

Ingrid Bachmann,
Mary Anne Barkhouse,
Thérèse Chabot, Stéphane Gilot,
Vid Ingelevics
Galerie d'art Leonard-et-Bina
Ellen
1400, boul. de Maisonneuve,
☎ 848-4750
Jusqu'au 14 décembre

MARIE-ÈVE CHARRON

À lui seul, le titre de l'exposition, *Le secret le mieux gardé à Montréal*, a de quoi piquer la curiosité. Celle-ci est en partie satisfaite lorsqu'on apprend que la galerie d'art Leonard-et-Bina-Ellen souligne, avec l'exposition en cours, sa dixième année d'occupation dans le pavillon McConnell de l'université Concordia.

Mordre à l'hameçon, c'est déjà jouer le jeu, et c'est bien en quoi il est difficile de passer sous silence l'histoire de la galerie que vient souligner l'événement. Les dix ans d'existence du musée universitaire dans les locaux actuels coiffent un parcours qui remonte aux années 1960, lorsque, sous le nom de Galerie d'art de l'université Concordia, la collection permanente faisait ses premières acquisitions. Depuis, la galerie poursuit dans cette voie en privilégiant l'art canadien. À l'instar de son pendant franco-phonie à Montréal, la galerie de l'UQAM, avec laquelle on peut la comparer, la galerie d'art de l'université Concordia est présente, au sein de la communauté universitaire, par le biais de la recherche, de publications et d'une animation éducative.

À la brochette d'artistes variée que regroupe l'exposition, la commissaire invitée, Ilga Leimanis, a demandé de concevoir diverses installations portant sur le thème de la célébration et la projection vers l'avenir, dans le but de faire du lieu un agent de diffusion et de collection de l'art canadien.

À vouloir viser trop d'avenues à la fois, la proposition de la commissaire n'offre pas un cadre clair pour les œuvres regroupées. D'après le texte signé par Leimanis dans un catalogue à paraître, *Le secret le mieux gardé à Montréal* concernerait moins exclusivement la nouvelle des 10

ans d'anniversaire que le dévoilement, à travers les œuvres, des ressorts souterrains de la muséologie et de l'histoire propre à la galerie. Aussi, dans la mesure où le dénominateur commun de ces œuvres est la modalité installative — ce qui est une bien mauvaise façon de viser un corpus —, elles ne révèlent pas nécessairement les particularités de la galerie, sa mission et son histoire, et on peut dès lors penser que certaines de ces œuvres ne sont pas particulièrement adaptées au contexte, qu'elles auraient pu fonctionner dans un autre cadre. Pour cette raison, les liens entre les œuvres apparaissent parfois ténus, et leur rencontre, finalement, ne fait pas la force de cette exposition.

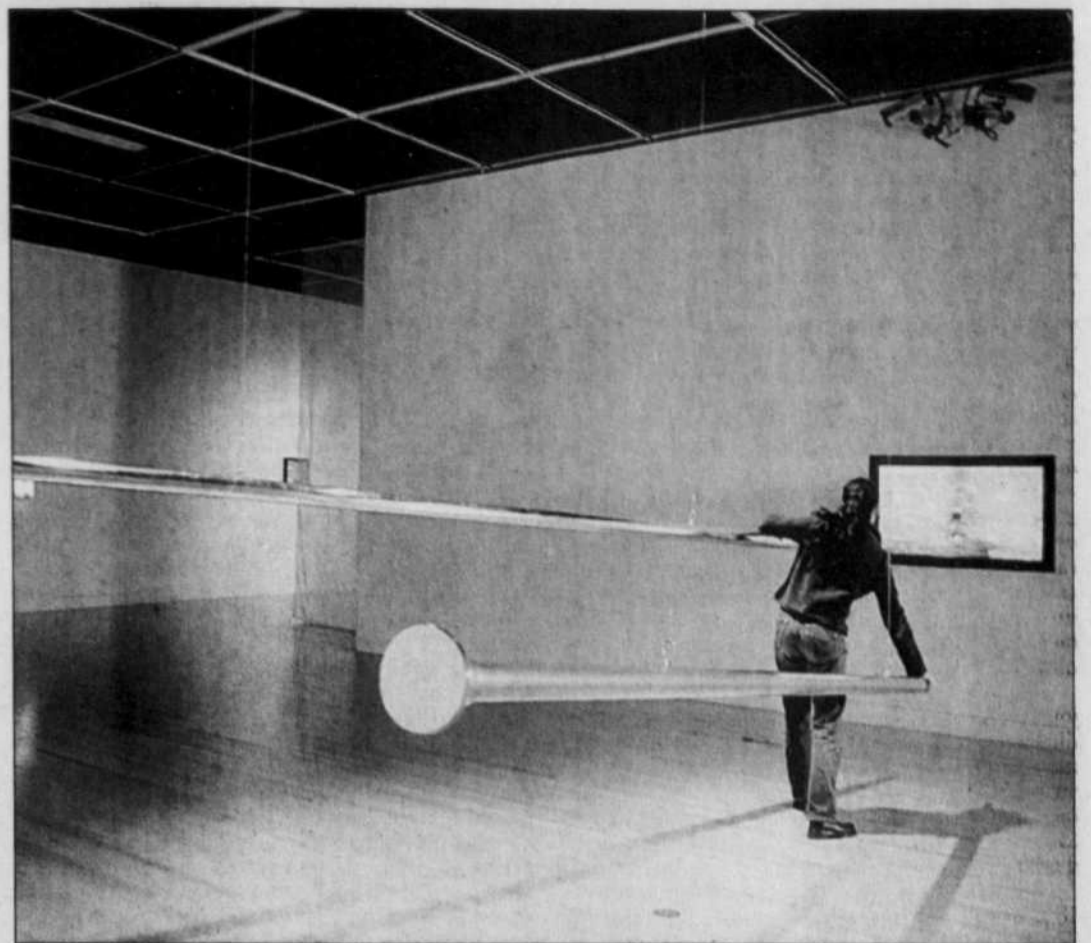
Knit one, Swim Two, d'Ingrid Bachmann, accueille le visiteur par un dispositif sophistiqué grâce auquel l'artiste provoque les croisements entre l'étude des textiles et les technologies numériques. L'œuvre amplifie le principe d'interactivité souvent observé dans les musées, dans l'art ou dans les outils didactiques; des aiguilles à tricoter en aluminium pèsent de tout leur poids dans les mains du visiteur, qui doit les manipuler pour actionner le dessin d'un nageur apparaissant sur un écran d'ordinateur. Les tentatives de coordination des mouvements rendent l'effort explicite, révèlent le lourd appareillage qui préside au jeu — un système de poulies notamment — où les retards et la déception dans les effets escomptés laissent le visiteur impuissant, devant l'image.

Au détour d'une cimaise, *Wake*, de Mary Anne Barkhouse, installe un environnement végétal et sculptural portant sur la conservation de la faune, du castor précisément, qui cherche peut-être moins à éveiller les consciences qu'à inviter à la contemplation. Le savoir-faire dans le traitement des matériaux (résine, bois, verre) prévaut dans cette installation comme dans celle, voisine, de Thérèse Chabot, *Une reine, 700 mâles, 26 646 ouvrières*, au délicat parfum émanant des pétales de rose imbriqués pour esquisser une robe captive. Or, la délicatesse de la réalisation, bien que fascinante, ne fait pas oublier la lourdeur de la métaphore tissée

entre le pouvoir féminin et l'univers des abeilles.

Avec son *Unité de transformation génétique pour la colonisation de Mars*, Stéphane Gilot fait passer le visiteur dans un abri où il est soumis à des «émissions monochromatiques». Avec le renfort d'une trame sonore, l'expérience de cette «boîte», à la blancheur immaculée, fait se rencontrer de brillante façon les références à l'art et au cinéma de science-fiction de série B. Environnements à la James Turrel? Faux programme de conditionnement behavioriste? Dans les deux cas, les artifices de la fiction, les effets captivants de l'illusion visuelle sont démontés et ironisent sur les projections vers l'ailleurs dont l'humain raffole. L'œuvre pointe plus sérieusement les envies de conquête — dans sa première mouture à Bruxelles, il y a un an, l'installation avait hérité d'un site célèbre pour avoir été un lieu géographique stratégique à l'époque de l'expansion coloniale belge — motivées par la recherche de contrées encore vierges, Mars ou l'espace blanc de la galerie.

L'installation s'adosse au mur du fond de la galerie, derrière lequel s'activent les employés, s'accablent les archives. Ces archives, Vid Ingelevics les met à jour par une judicieuse exploitation de la vitrine avant de la galerie, qui donne sur le hall du pavillon, en alignant des boîtes de carton pleines de documents. S'inscrivant dans le droit fil de ses travaux antérieurs, l'artiste expose les dessous de la machine muséale. Le dispositif insiste sur les failles de la classification, comme dans la mosaïque à l'intérieur de la galerie, autre volet du projet, qui rassemble des photographies conservées sans identification et que l'artiste a dénichées dans les archives. Au visiteur, maintenant, de trouver une famille à ces images anonymes. En réponse à ces cases laissées vides qui sollicitent l'imaginaire, l'artiste a dressé un inventaire minutieux de chaque objet utilitaire présent dans la galerie, factures et photographies à l'appui. À la fois vouloir tout saturer par la documentation et devoir céder à ce qui ne se laisse pas saisir, voilà une contradiction inhérente aux institutions muséales qu'Ingelevics montre avec habileté.



DENIS FARLEY

Knit one, Swim Two, d'Ingrid Bachmann. Des aiguilles à tricoter en aluminium pèsent de tout leur poids dans les mains du visiteur, qui doit les manipuler pour actionner le dessin d'un nageur apparaissant sur un écran d'ordinateur.

Enfin une rétrospective consacrée à Suzor-Coté!

Près de 150 œuvres d'une saisissante virtuosité.

Une exposition organisée conjointement par le Musée du Québec et le Musée des beaux-arts du Canada.

Livre d'art *Suzor-Coté. Lumière et matière* en vente à la boutique du Musée.

Demandez notre audioguide et notre jeu découverte pour la famille à la billetterie du Musée.

Musée du Québec, 1000, rue de la Montée, Québec, Québec (Québec) G1R 2G1. Musée des beaux-arts du Canada, 100, rue de la Montée, Québec, Québec (Québec) G1R 2G1.

Aussi à l'affiche
• Les broderies des Ursulines
• Riopelle
• La collection du Musée

MUSÉE DU QUÉBEC
Québec

BIENVENUE CHEZ VOUS

Une présentation de
Groupe Investors

Parc des Champs-de-Bataille Québec

www.mdq.org
(418) 643-2150
1 866 220-2150

Le Musée du Québec est subventionné par le ministère de la Culture et des Communications du Québec.

SAM TAYLOR-WOOD



Sam Taylor-Wood, *Self-portrait*, 1997. Artiste invité à la galerie d'art de l'université Concordia. Collection de l'université Concordia. Photo: © Ingrid Bachmann.

du 11 octobre 2002 au 12 janvier 2003

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL
Québec

BRITISH COUNCIL
Canada

185, rue Sainte-Catherine Ouest, Montréal (Québec)
Renseignements : (514) 847-6226

www.macm.org

New York

Les conférences internationales FERDIE
MICHAEL GABELLINI | Gabellini associates sur le design d'intérieur

Lundi 21 octobre 2002 à 18 h

La conférence se tiendra à la salle Ernest-Cormier du pavillon principal de l'Université de Montréal

2900, boulevard Édouard-Montpetit, Montréal

Entrée libre, sur une réservation

Station de métro Université-de-Montréal

Stationnement payant au 2900, boulevard Édouard-Montpetit

Renseignements : 514-861-6033

DOMCOR • DOMCO TARKETT COMMERCIAL • DUPONT ANTRON • COUVRE-PLANCHERS LABROSSE

HÔTEL LE GERMAIN • INTÉRIEURS • UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL • VILLE DE MONTRÉAL

AGORA • ALLSTEEL • ANJINNOV CONSTRUCTION • BEAULIEU CANADA • BUREAU SPEC • BUROVISION • LIGHTDIEER • CDI • MOBILIER DE BUREAU • COGESTAM • ÉCLAIRAGE AXIS • EUREKA • GROUPE AMUBLEMENT FOCUS • GROUPE GLOBAL • GROUPE LACASSE • HERMAN MILLER • HOMIER LUMINAIRE • KNOLL • LES ENVIRONNEMENTS DE BUREAUX IBC • LES CARREAUX CÉRAMIQUES CANADA • LES MOULINS DE TAPIS CROSSLEY • LES PAPIERS PEINTS METRO • LES TAPIS ASPECT • MARIOLIA CONSTRUCTION • MENUISERIES MONT-ROYAL • P & R DES JARDINS CONSTRUCTION • PATELLA MANUFACTURIER • SERGE GIROUX CONCEPT • SICO • STEEL CASE CANADA • STUDIO STONYX • TAPIS KRAUS QUÉBEC • TEKNION • TUILLES OLYMPIA INTERNATIONAL • UNIBOARD CANADA

domcor

DOMCO TARKETT

Antron

CPL

g

Interieurs

ville de Montréal

Ville de Montréal

LE DEVOIR

DE VISU

ART CONTEMPORAIN

Ne me touchez pas

SAM TAYLOR-WOOD

Musée d'art contemporain de Montréal
185, rue Sainte-Catherine ouest
Jusqu'au 12 janvier

BERNARD LAMARCHE
LE DEVOIR

Gary Hill, Stan Douglas et Bill Viola, puis Ann Hamilton et Shirin Neshat. Le Musée d'art contemporain de Montréal (MACM) poursuit sa série de présentations de grandes productions vidéo avec sa dernière exposition. Sam Taylor-Wood en est à sa première apparition en sol canadien. Lauréate à la Biennale de Venise en 1997, Taylor-Wood a aussi travaillé avec Elton John et les Pet Shop Boys, tous travaux qu'elle juge commerciaux. C'est sans doute grâce à sa compréhension de la culture cinématographique qu'elle a attiré l'attention de ces pop stars. Les œuvres de Taylor-Wood, si elles risquent peu de passer inaperçues, ont cette faculté

de miser sur des procédés simples de traitement de l'image, ce qui fait qu'on a rapidement l'impression de tout comprendre.

Trop facile? Le langage de l'artiste est emprunté essentiellement au cinéma. Travellings, cadrages serrés, musiques contrastées. Pourtant, la caméra se déplace rarement dans ces prises de vue, moins construites à partir de plans successifs que d'images simultanées; et les images servent plus à commenter les musiques qu'elles ne sont accompagnées par elles. Les œuvres de Taylor-Wood ne sont pas sobres. Elles ne bousculent pas non plus en proposant des solutions plastiques étonnantes. Elles brillent plutôt par leur capacité à traquer l'artificiel dans les relations sociales, la vulnérabilité et l'isolement, même, et surtout, dans des situations de groupe.

À l'entrée de l'exposition, deux autoportraits de l'artiste donnent le ton de sa production. *Fuck, Suck, Spank, Wank* (Baise, suce, fesse, branle), de 1993, la montre, lunettes fumées, portant pantalons baissés, un t-shirt où se retrouvent

les mots crus du titre. *Self Portrait in a Single Breasted Suit with Hare*, de 2001, s'appuie sur la biographie de l'artiste ayant subi des chimiothérapies lors de deux cancers successifs, dont l'un à un sein. Déréalissant, ce second portrait introduit dans l'exposition la dimension fantasmagique qui sera déployée plus loin. L'artiste y tient un lièvre: en anglais, l'homophonie entre «hair» et «hare» (lièvre) permet de relier l'œuvre — et ce changement de ton au fil du parcours — aux traitements de chimiothérapie subis par l'artiste, depuis lesquels on suppose qu'elle a retrouvé ses cheveux.

Le caractère saisissant de la première image cède la place à un malaise plus insidieux dans la mesure où l'artiste, notamment dans la série des *Five Revolutionary Seconds*, ordonne un théâtre fantasmagique où se jouent des pulsions contradictoires. Grâce à un procédé qui lui permet en cinq secondes de photographier un espace selon un angle de 360 degrés, Taylor-Wood raccorde des saynètes sans d'autres liens que l'espace qui les accueille. Ainsi, une scène de baise crue en côtoie



TAYLOR-WOOD/JAY JOPLING/WHITE CUBE
Une scène de *Brontosaurus*, 1995, de Sam Taylor-Wood.

une où des personnages parfaitement désabusés, perdus dans leurs pensées, demeurent insensibles à ce qui se produit autour d'eux. Ailleurs, des hommes en train de discuter ne se formalisent pas de la

présence d'un pendu à quelques pas d'eux. Mais on a tendance à oublier l'astuce: ces images, lues comme des *travellings* de gauche à droite, sont en fait des cubes déployés. Ainsi montrées, elles font presque oublier que les personnages se côtoient dans une proximité encore plus gênante.

Cinématographiques, *Atlantic* et *Third Party* reprennent des situations sociales — un dîner qui tourne mal, une fête où les solitudes ne s'estompent pas — fragmentées par la caméra qui empêche de résoudre les drames en cours. La série des *Soliloquy* reprend la méthode des panoramas des «secondes révolutionnaires», en les associant à des portraits grand format, comme des légendes fantasmagiques où se croisent sexualité, rapports humains et trouble d'ordre moral.

L'art de Taylor-Wood signe aussi, avec une nature morte vidéo qui se dégrade, un lumineux «autoportrait en arbre», une citation troublante, en vidéo, d'une *Pietà*, avec cet homme-vidéo plus grand que nature, qui semble supporter à lui

seul le toit du musée (un *Noli Me Tangere* brillant, nouveau genre, qui résonne avec l'isolement des personnages de l'exposition).

Deux installations viennent réellement commenter la musique qu'elles utilisent. Dans *Killing Time*, sur quatre écrans, quatre personnages complètement désabusés chantent en lip-sync l'opéra *Elektra*, de Strauss. La puissance de leur chant, en contraste avec leur désœuvrement, ramène sur un plan plus humain les tourments de l'opéra.

Encore plus dérangement, *Brontosaurus*, en vidéo, montre un homme nu, tout maigre, en train de danser parfois gracieusement, le plus souvent de manière un peu ridicule, sur une musique maintes fois entendue au cinéma, l'*Adagio pour cordes* de Samuel Barber. Ainsi, l'image, diffusée au ralenti, montre l'extrême fragilité d'un moment, l'abandon complet de cet homme. La danse est dramatisée par la musique de Barber, mais lors de l'écoute de cette musique dans le futur, ces images certainement l'accompagneront.

ENCAN SILENCIEUX
24, 25, 26 octobre 2002
Les 24 et 25 octobre, de 9H à 18H30,
Le samedi 26, de 11H à 16H.
Vernissage, le jeudi 24 octobre, de 18H à 20H.
CENTRE DES ARTS CONTEMPORAINS DU QUÉBEC À MONTRÉAL
4247, RUE SAINT-DOMINIQUE • MONTRÉAL (QUÉBEC) H2W 2A9
TÉL. : (514) 842-4300 • FAX : 842-9520
COURRIEL : cacqm@videotron.ca

François VINCENT
PEINTURES RÉCENTES
JUSQU'AU 9 NOVEMBRE
GALERIE SIMON BLAIS
5420, boul. Saint-Laurent H2T 1S1 514 843-1165 Ouvert du mardi au vendredi 10h à 18h, samedi 10h à 17h

Annie Tremblay
Chaise / chaise
Du 17 octobre au 16 novembre 2002
Et exposition de Mathieu Lévesque
Sur la glace
Galerie Yergeau du Quartier Latin
2060 Joly (entre St-Denis et Sanguinet), Montréal
Tél.: 514-843-0955
Du mardi au samedi de 13h à 17h,
Ou sur rendez-vous

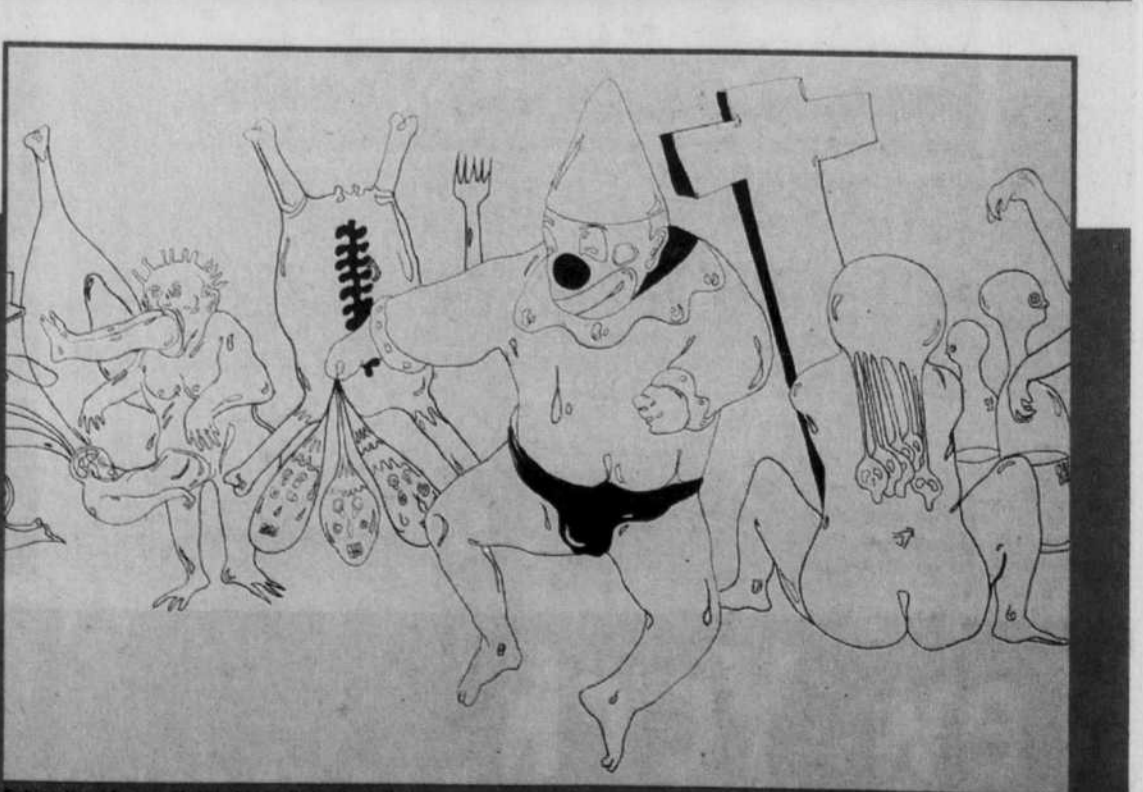
GALERIE BERNARD
EXPOSITION CLAUDE VERMETTE
dernière journée
«TRACES ET SIGNES»
(choix d'œuvres depuis 1947)
90 av. Laurier Ouest Montréal (Québec) H2T 2N4
Téléphone: (514) 277-0770
Horaire de la galerie :
du mardi au vendredi de 11 h à 17 h, samedi de 12 h à 17 h et sur rendez-vous

Marcelle
Marcelle
Marcelle
Marcelle
Hommage à
Marcelle
FERRON
ZZZZZ
FERRON
Centre d'arts visuels de saint-Hubert
7450 boul. Cousineau, arrondissement de Saint-Hubert
Longueuil / (450) 462-1036

INVITATION AUX ARTISTES
La ligne du Nord
FESTIVAL D'ART CONTEMPORAIN DES LAURENTIDES
CONCOURS pour la création d'œuvres publiques
avec la participation des municipalités de
Labelle, Mont-Tremblant et Saint-Faustin-Lac-Carré
La Ligne du Nord est un Festival d'art contemporain qui se tiendra au cœur des Laurentides en 2002 et 2003. La thématique entourant cet événement traitera principalement des différents enjeux se rattachant au paysage.
Les artistes peuvent s'inscrire aux différents volets de ce festival :
• créations d'œuvres monumentales permanentes in situ
• interventions éphémères dans la nature et performances
• expositions d'œuvres sur la thématique du paysage
Critères d'admissibilité : être artiste professionnel en art visuel, œuvrer dans le domaine de l'art actuel et posséder une expérience pertinente dans la réalisation d'œuvre publique de grand format, notamment pour le volet création d'œuvres monumentales permanentes in situ. Les artistes désireux de s'inscrire à plusieurs volets doivent présenter un dossier visuel d'œuvres récentes pour chaque soumission.
Votre dossier de mise en candidature doit inclure :
• une lettre d'intention précisant le volet de participation
• 10 diapositives d'œuvres réalisées
• un texte de démarche sur une page 8,5X11"
• un curriculum vitae abrégé (deux pages)
• une enveloppe de retour pré-affranchie
Les dossiers doivent être reçus pour le 15 novembre 2002, 15:00H au:
Centre des Arts contemporains du Québec à Montréal
Festival d'art contemporain des Laurentides - La ligne du Nord
4247 rue Saint-Dominique
Montréal, Qc
H2W 2A9
INFO : cacqm@videotron.ca
Avec la participation du Ministère du Travail, gouvernement du Québec
Patrimoine Canada,
Les Arts du Maurier,
Le Cirque du Soleil
et l'aimable participation du Centre d'exposition du Vieux Palais de Saint-Jérôme
et du Musée du Bas-Saint-Laurent.

Centre international d'art contemporain de Montréal ☎ 514-288-0811 www.ciac.ca

BIENNALE DE MONTRÉAL 2002
jusqu'au 3 novembre 3^e édition
CITE MULTIMEDIA
SQUARE-VICTORIA
Billetteries :
745, rue Ottawa (angle Prince)
et 30, rue Prince



Fabien Veyrechaers, *Untitled* (détail de l'installation présentée à la Biennale de Montréal 2002). Photo: Guy L'Heureux

la Collection Ioto-Québec Hydro Québec CMA Multimédia Société de développement de Montréal Télé-Québec TOURISME Montréal ARTV LE DEVOIR CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL VILLE DE MONTRÉAL Québec Canada GOETHE INSTITUT MONTRÉAL CONACULTA Ambassade des Pays-Bas Koninkrijk der Nederlanden AFAA ASSOCIATION FRANÇAISE D'ACTION ARTISTIQUE BRITISH COUNCIL Canada